

lienne dans le large chaperon de cobras qui jaillit d'entre leurs épaules pour s'épanouir au-dessus de leur tête.

Nous reconnaissons là un procédé renouvelé de l'ancienne école indienne (fig. 468) : la seule différence est qu'au Gandhâra le chaperon est presque toujours simple même chez les Nâgas⁽¹⁾, tandis qu'à Barhut, à Sânci et à Amarâvatî, il ne l'est que chez les Nâgîs ; d'autre part, lors même que le cou de serpent part de la naissance des reins et s'enroule sur lui-même avant de s'épanouir en capello, les replis n'en sont pas visibles des deux côtés du corps comme sur les images de Mathurâ (fig. 467). A ces détails près, le type est visiblement emprunté à l'Inde centrale : mais il ne faudrait pas croire que cette conception fût étrangère au folk-lore du Nord-Ouest. Hiuan-tsang a recueilli en Udyâna l'histoire d'une jeune Nâgî qu'un roi du pays avait épousée pour sa beauté et à qui le chaperon de cobras issait fort inopportunément de la nuque au milieu des ivresses de l'amour⁽²⁾. Car, soit dit en passant, les unions entre humains et Nâgas ne sont pas rares dans la légende ; et, de tous les sujets d'Alexandre, les Indiens auront été les moins surpris d'apprendre qu'il était le fils d'un serpent⁽³⁾.

Comme nous ne faisons pas ici de mythologie ni même d'iconographie comparée, nous ne rappellerons que pour mémoire l'hydre des Grecs et le dragon des Chinois, qui ne sont après tout que des Nâgas⁽⁴⁾. Mais il est un point sur lequel il vaut la peine d'insister. Nous avons constaté sur place que la conception du serpent à face

⁽¹⁾ Voir toutefois des Nâgas polycéphales fig. 196 et *A. M. I.*, pl. 143, 1, et même une Nâgî sur notre figure 133.

⁽²⁾ *Mém.*, I, p. 146 ; *Rec.*, I, p. 129. Cf. pour un autre de ces mariages mixtes *Râjatarângîni*, I, 203 et suiv. La réapparition de la forme animale du Nâga au moment soit du sommeil, soit de l'union sexuelle est expressément notée par le *Mahâvâgga*, I, 63, 5.

⁽³⁾ C'est aussi le cas d'un roi du Kaçmîr,

conté dans la *Râjatarângîni*, III, 490.

⁽⁴⁾ Il suffit d'ailleurs de renvoyer sur ce point aux innombrables rapprochements réunis par J. FERGUSSON dans l'Introduction de son *Tree and Serpent Worship*. Voir notamment, 2^e éd., p. 14, sa description de l'hydre d'un sarcophage de Florence, et cf. encore pour le dragon notre vol. I, p. 214 et fig. 90, 277, et A. GRÜNWEDEL, *Alt. Kult. Turk.*, fig. 305, 307.